

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 17

Artikel: Parle !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213863>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
 Administration (abonnements, changements d'adresse),
 Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
 GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
 Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
 "PUBLICITAS"
 Société Anonyme Suisse de Publicité
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
 six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
 ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 27 avril 1918. — La Suisse sous la main (J. M.). — Cou... Cou ! (V. F.). — A propos de Davel (G.-A. Bridel). — Le point final (Philippe Godet). — Onna misa (Marc à Louis). — Appel au peuple suisse. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

LA SUISSE SOUS LA MAIN

Ah ! c'est ennuyeux, à la fin, d'entendre toujours ressasser que ça ne va plus, en Suisse, que ça se disloque, que nous ne pouvons nous entendre entre Confédérés, et patati et patata. Et des gens s'évertuent, à grand renfort de publications de tout genre, d'articles de journaux, de conférences, de sociétés spéciales, à essayer de recoller les morceaux, à prouver que nous avons plus que jamais sujet de rester Suisses, et bons Suisses — ce qui est une vérité à la manière de celles de M. de la Palice — à nous conjurer de chercher ce qui nous unit et non ce qui nous divise — c'est donc qu'il est des choses qui nous divisent — etc., etc.

Tous ces efforts partent d'un bon naturel et certes, il serait ingrat de ne pas le reconnaître. Mais cela ne suffit point. Il est notable que, jusqu'ici, on n'eut guère occasion de constater des résultats bien encourageants. Il semble, au contraire, à voir les appels de plus en plus nombreux et pressants que lancent les sauveurs de l'Helvétie, que tout aille chez nous de mal en pis.

On dit : cherchons ce qui nous unit et non ce qui nous divise. L'opinion est discutable. Ce qui nous divise est peut-être moins grave qu'on se l'imagine et, à s'en rendre bien compte, on trouverait, sans doute, le remède. Chercher d'un côté des points d'entente, de l'autre, à faire disparaître les sujets de désaccord, sont deux moyens également recommandables pour aboutir au résultat désiré.

Aujourd'hui, dans le désir de donner, sous forme d'une simple idée, notre collaboration bien modeste aux efforts tentés jusqu'ici dans le dessein de resserrer les liens qui doivent nous unir entre Confédérés de toutes races, de toutes langues et de toutes confessions, c'est à ce qui nous unit que nous en appelons.

Trêve, pour un moment, aux écrits, aux discours, aux conférences, qui, le plus souvent n'apprennent rien aux convaincus et ne convertissent ni les incrédules ni les indifférents. L'amour qu'on doit avoir pour son pays et pour ses compatriotes ne s'explique ni ne se démontre par des écrits ou des discours; encore moins peut-on, par ce moyen, espérer l'inspirer à ceux que l'on veut catéchiser.

Depuis la guerre, qui nous a soudainement révélé certaines divergences de mentalité, de conceptions, de sympathies, il n'est pas aisé de multiplier les rencontres entre Confédérés; la réduction des moyens de communication y met obstacle. Il faut patienter jusqu'à la conclusion de la paix pour rétablir des relations plus étroites et nécessaires entre nous.

Mais, en attendant, on peut agir quand même dans les limites restreintes qui nous sont fixées par les circonstances. Et cette action nous paraît devoir être une excellente préparation à la réalisation des plans d'après-guerre, de plus grande envergure.

Dans la plupart de nos villes, grandes et petites, il existe des groupements, sociétés ou clubs de Confédérés, par cantons. Ce besoin de se réunir entre citoyens du même canton habitant une ville d'une autre partie du pays est très naturel; il est aussi fort louable. Il affirme contre des théories dont l'heure n'a pas encore sonné chez nous, fort heureusement, la profondeur et la fidélité de l'esprit cantonaliste ou mieux, fédéraliste, qui fait la force de la Confédération.

Pourquoi donc, ces divers groupements, qui cultivent avec ferveur, et ils ont raison, les traditions, les coutumes, les vieux refrains propres à leurs cantons d'origine, ne se réuniraient-ils pas de temps en temps et, avec le concours des sociétés indigènes, n'organiseraient ils pas des soirées où seraient évoquées de façon vivante et dans la mesure où cela est possible, les traditions, coutumes, refrains en question. Pour augmenter encore l'attrait de ces réunions, il serait désirable que les participants, les dames, tout au moins, revêtissent le costume caractéristique de leur canton.

Pas de conférences, en tout cas, même pas de discours, ou, si l'on ne peut décidément s'en passer — il est des personnes qui croient cela — un seul et très concis. Les discours les plus courts sont toujours les meilleurs.

Nous avons le sentiment qu'à cette évocation, toute familière et cordiale de la vie nationale propres à nos cantons, on se persuaderait aisément — si on ne l'est déjà — du caractère si particulier de notre pays, de l'air de famille qu'il y a entre ces types, ces moeurs, d'apparence si divers, et l'on verrait bien que sous cette bigarrure, toute de surface, il y a un fond commun, un tout harmonieux, indissoluble, et digne, oh ! combien, de notre amour, de notre fidélité, de notre union.

J. M.

Parle ! — Dans une assemblée publique un auditeur ne cessait d'interrompre les orateurs par des remarques, des réflexions de tout genre.

Ses voisins, énervés, l'invitèrent, puisqu'il avait tant à dire, à monter à la tribune. Comme il s'y refusait, on l'y porta de force.

Notre homme était au supplice. Il ne disait mot, regardant d'un air piteux l'auditoire, qui le narguait. Enfin, d'un air très embarrassé :

— Messieurs, dit-il, je n'ai jamais pu parler en public. Mais si quelqu'un de vous veut bien encore prendre la parole, je lui tiendrai son chapeau.

On rit. Il était sauvé.

Beaux-Arts. — Rappelons l'exposition, ouverte jusqu'au 5 mai, à la Galerie Bernheim jeune et Cie (Galerie du Commerce) des peintures de M. Emmanuel Vincent.

COU... COU !

UN de nos lecteurs nous écrit qu'il a entendu chanter le coucou le 7 avril, près de Vaudonay. Il n'ajoute pas qu'il l'ait vu. Ce singulier oiseau ne se montre guère. Eugène Rambert se demande même s'il existe :

« ... Je ne suis pas bien sûr que l'existence du coucou ne soit point un mythe, dit-il. On m'en a montré dans les musées; mais on peut mettre tout ce qu'on veut dans un musée. Quelques fois, on m'a dit, dans la forêt : « Voilà le coucou ! » et j'ai vu, en effet, voler un gros oiseau d'un arbre à l'autre, mais toujours de si loin que je n'ai pu me faire aucune idée précise de sa figure. La seule chose dont je suis assuré et dont, je pense, personne ne doute, c'est que chaque printemps retentit cet appel mystérieux, qui semble venir du creux des vieux chênes : on dirait le premier tressaillement de quelque génie longtemps engourdi qui s'éveille enfin du pesant sommeil de l'hiver. »

Il est de fait qu'il est malaisé d'observer le coucou. On y arrive, cependant. Ecoutez le docteur Bourget :

« Dans vos promenades vous entendrez souvent le coucou, mais il vous arrivera assez rarement de le voir, surtout si vous êtes en marche. Si, au contraire, vous êtes assis dans un bois taillis, brusquement et silencieusement vous verrez se poser sur un jeune chêne un oiseau gros comme un geai, et de couleur grise assez uniforme. Il se pose, regarde à droite et à gauche, puis repart aussi silencieusement, sans bruissement de branches. C'est le coucou.

« Inutile de vouloir aller à sa recherche en se guidant sur son cri; il vous voit et vous entend de très loin et semble avoir un malin plaisir à vous entraîner dans la forêt, en répétant son cou-cou de deux en trois minutes, tout en fuyant devant vous. »

Quand il entendait le tout premier appel du coucou, l'auteur des *Beaux dimanches* ne manquait pas de se palper pour voir s'il avait quelque argent :

« C'est une habitude de mon enfance, écrit-il, où l'on nous recommandait de toujours avoir une pièce blanche dans son portefeuille lorsque au printemps on parcourt les bois.

« Si le premier chant du coucou vous surprénait, ne fût-ce qu'avec une pièce de cinquante centimes dans la poche, on était assuré pour le reste de l'année de posséder la petite somme nécessaire à une vie paisible et à des plaisirs modestes.

« Cette croyance populaire est au profit des humbles seulement; elle ne parle pas de l'or, elle se contente de l'argent, qui représente pour le pauvre la richesse. »

Du chant du coucou, nos campagnards tirent des pronostics météorologiques: *Quand lo coucou tsante découte le maison, l'è signo de piodze* (quand le coucou chante près des maisons, c'est signe de pluie).

Ils tiennent à l'ouïr au début du printemps: *Entre mā et avri, tsanta, coucou, se l'i vi!*